L'Abeille

de la Nouvelle-Orleans

Journal Hebdomadaire

Fondée le 1er Septembre 1827

Publiée par le Times-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, Lne., Téléphone Main 4100

Enregistré à la Poste de la Nouvelle Orléans, Lne., comme matière de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars, 1879

En Louisiane et au Mississippi, par an $2.50
Pour les Etats-Unis, un an $3.00
Par mois 25c

L'HISTOIRE

RECOMMENCE-T-ELLE?

L'observation politique appliquée à l'histoire a donné naissance depuis longtemps à un certain nombre de systèmes, plus ou moins compliqués, selon lesquels la marche des événements, loin d'être livrée au hasard, obéirait à des lois non seulement précises, mais discernables. Ce genre de réflexions est venu à l'homme, dès qu'il s'est mis à rêver à la nature, au monde, à la société. La mythologie gréco-romaine nous offre déjà une synthèse de ces songes avec son retour des quatre âges et la résurrection de Saturne. Suivant ces imaginations, un peu lasses, l'humanité, après avoir connu un bonheur paradisiaque, tombait peu à peu dans la misère et dans la férocité pour connaître de nouveau les merveilles de l'âge d'or, annonciatrices dociles de l'âge d'argent, d'airain et de fer.

Les philosophes et les historiens travaillèrent sur ces données. Pythagore et Polybe les enrichirent des broderies les plus savantes, perfectionnées encore par leurs disciples. Les historiens de nos jours admettent plus ou moins des répétitions de situation, la monarchie faisant place automatiquement à la république, et ainsi de suite. Néanmoins la tendance moderne en ce genre, sous l'influence de l'idée de Progrès, consiste à imaginer un devenir toujours plus ouvert du côté de l'inédit. Hegel, à cet égard, récite une leçon apprise chez Condorcet. D'après lui, l'Europe occidentale aurait pour mission cosmique de réaliser la liberté maxima de l'individu à travers l'omnipotence de l'Etat, support des volontés personnelles. Karl Marx se contenta de transporter cette idée sur le terrain économique et força, la férule en main, les sociétés à suivre une marche fatale du côté du monopole capitaliste, précurseur de la socialisation.

Ce qu'il y a d'un peu effarant, dans toutes ces rêveries-là, pour l'avenir de l'espèce humaine, c'est que les faits ne se soucient pas d'obéir aux thèses des idéologues, mais que ces dernières font école. Il s'est trouvé dans le monde moderne une quantité considérable d'intellectuels qui ont donné raison aux théories contre la nature, et, sous prétexte de porter secours à l'évolution nécessaire, ont plongé l'univers dans la boue et dans le sang.

Guillaume II et Lénine sont deux sots, pareillement sortis d'Hegel, pour le malheur général. Pour équiper leur sottise, ils ont trouvé l'un et l'autre des disciples et des fournitures. Tout cela est profondément troublant, cette bifurcation de la nature qui ne se soucie de rien et des idéologues qui se bouchent les yeux, cette espèce d'avènement saugrenu d'une hypothèse par le moyen de l'erreur et de l'entêtement. Il y a plus de choses dans l'univers que nous ne l'imaginerons jamais.

Toujours est-il que le résultat de ces coups de force, destinés à promouvoir le Progrès, est de replonger l'humanité dans des misères que les procédés découverts au XIXe siècle pouvaient légitimement faire considérer comme définitivement périmés.

Reportez-vous plutôt à l'état d'esprit en vigueur au mois de juin 1914 chez la plupart des gens. Si on leur avait dit qu'une guerre de plusieurs années allait s'engager, qu'un régime communiste, sauvage, sanglant, inepte, mais durable, se substituerait à l'autocratie d'un des plus grands empires de ce monde, si on leur avait découvert qu'une épidémie aussi terrible que la peste noire se répandrait dans les cinq continents, si on leur avait annoncé la venue d'une famine qui ferait des millions et des millions de victimes, ils auraient crié à la fantaisie.

De fait, la majorité des hommes vivant en 1914 se croyait débarrassée à jamais de fléaux tels que la guerre endémique, le manque de nourriture, la mortalité en masse, du moins dans les régions du globe. De même, on ne croyait plus possibles les guerres civiles de grande envergure, avec accompagnement de cruautés méthodiques. Cest pourtant ce que nous avons pu voir en Hongrie, en Finlande, en Russie, en Italie même. On peut tenir pour certain que si les socialistes emportaient en France la majorité et parvenaient à s'emparer du pouvoir, on assisterait à des supplices sans nom. Partout où les socialistes communistes se sont emparés du pouvoir, ils ne se sont pas contenté d'asservir, de dépouiller, d'affamer les populations, mais ils ont introduit dans l'Etat, plus ou moins officiellement, des tortures et des bûchers. La brute qui sommeille dans tout homme et qui, dans les classes inférieures, est parfois simplement enchaînée l'œil ouvert, trouve dans la révolution communiste une excitation et l'impunité.

Lorsque donc nous lisons, dans les chroniqueurs du Moyen Age ou les annalistes anciens, le récit d'émeutes sanglantes, de terreurs raffinées, de supplices extraordinaires, d'épreuves sociales d'une ampleur effrayante, nous ne réagissons plus comme nous pouvions le faire avant 1914.

Nous savons que ces cauchemars-là sont toujours en chemin et que, de plain-pied avec nous, ils peuvent, si nous cessons de monter la garde, faire irruption dans nos murs et dans nos demeures.

Comme on a mieux l'impression de ce qu'est en réalité l'histoire, ce voyage à travers un tout petit nombre de péripéties, différemment présentées, depuis que nous savons que rien de métaphysique, pour ainsi dire, ne nous préserve contre certains malheurs, le malheur de voir, par exemple, des villes abandonnées, des maisons en ruines, inhabitables, et cela chez nous, peut-être!

Une autre institution qui paraissait bien abolie était la corvée. Cependant la guerre l'a rétablie sous le nom de mobilisation civile. Pour subvenir à son effort colossal, l'Allemagne a été amenée, dès 1916, à l'établir sur une grande échelle. La Bulgarie l'a tout récemment légalisée. Là-bas, hommes et femmes, jeunes filles même, sont corvéables, officiellement, durant plusieurs années de leur vie, à périodes fixes. On voit de quel côté se dirige le Progrès! ou plutôt, on voit du côté de quelles régressions nous conduisent les actes inconsidérés des hommes imbus de l'idée de Progrès. Quand on cesse, en politique, de raisonner dans le concret et sur un terrain limité, on s'expose aux pires catastrophes, car nous ne possédons pas la clef de l'évolution, et ce qui est souverainement ironique, c'est que les convictions des adeptes de cette théorie, si elles arrivent à s'incarner dans des lois, des actions quelconques, provoquent de véritables cataclysmes sociaux. A l'heure qu'il est le monde ressemble à une usine électrique extraordinairement puissante et extraordinairement mal dirigée. Les ouvriers, que dis-je, les manœuvres se sont insurgés: ils font fi des recommandations des ingénieurs, et des courts-circuits ne cessent de se déclarer, avec incendies et morts d'homme pour résultats.

Petit à petit, sous une forme à la fois moins voyante et plus massive, le servage, l'esclavage rentrent ainsi dans les mœurs publiques. Le développement fabuleux du crédit finit par épuiser les forces du crédit même. On en revient aux formes les plus élémentaires de la vie économique: prestations en nature, service personnel, assujettissement de toutes sortes. La Constitution allemande enlève, au moins théoriquement, à l'individu le droit de faire valoir sa fortune ou ses talents comme il le désire. Pendant ce temps-là le Gouvernement des Soviets émet un emprunt remboursable en seigle. Voilà où mène le marxisme. Karl Marx considérait comme grossière la monnaie d'argent, d'or, de papier. On lui donnera bientôt de la monnaie de bois.

Un des penseurs les plus profonds de ce temps me disait un jour: "Ce qui caractérise notre époque, c'est son incommensurable stupidité." Il n'y a rien de plus exact.—René Johannet.

La Politique Etrangere

L'EUROPE APRÈS LA CONFÉRENCE DE GÊNES

De déception en déception, les peuples pourraient bien finir par s'abandonner à un désespoir, qui en ferait les victimes désignées des plus dangereux rêveurs, des plus funestes révolutionnaires. Aussi, la grande presse officieuse, les ministres, les chefs des gouvernements, sont peut-être dans leur rôle quand ils s'efforcent de démontrer que la Conférence de Gênes n'a pas été un fiasco complet et, qu'après tout, elle a donné à certains points de vue, des résultats appréciables. Tout au moins pourront-ils soutenir avec quelque raison qu'on a pu y éviter le pire.

Qu'avez-vous fait pendant la Terreur? demanda-t-on à Sieyès. J'ai vécu, répondait l'idéologue résigné; les peuples qui auront trouvé moyen de vivre, c'est-à-dire d'échapper aux troubles mortels que subissent, pour le moment, quelques-uns d'entre eux, se seraient, somme toute, tirés sans trop de peine de la période que nous traversons.

Cependant, s'il n'est pas mauvais que la grande masse se tienne dans un sentiment d'optimisme, il faut que ceux qui réfléchissent se rendent un compte plus net de la situation. La Conférence de Gênes a-t-elle réalisé une amélioration quelconque dans la situation de l'Europe? On se le demande avec angoisse.

L'idée maîtresse de M. Lloyd George, quand il a imaginé la Conférence de Gênes, c'était que la reconstitution économique de l'Europe était subordonnée au retour des relations normales avec la Russie.

La Russie, immense pays producteur et consommateur, faisant défaut, c'est à ce vide que l'on a pu attribuer le marasme des affaires, la pénible solitude des ports, le chômage des usines, et, par contre coup, la crise morale dont souffre le monde entier. S'il y a des millions de chômeurs en Angleterre, en Belgique, en France, c'est parce que les Russes misérables ne peuvent plus acheter. C'est fort bien raisonné. Mais pourquoi les Russes sont-ils misérables? Ceux qui, dans leur désir de renouer avec les Soviets, cherchent à leur faire crédit, tout en n'osant pas trop ouvertement les défendre, invoquent la sécheresse, le blocus, funeste héritage du régime tzariste. Longtemps on a pu soutenir que nous étions si mal renseignés sur la Russie, c'est qu'après tout l'image que nous nous faisions du régime des Soviets était peut-être faussée par l'esprit de parti de nos informateurs russes, par la passion ou par l'ignorance des témoins occidentaux, qui avaient pu lever quelques coins du voile. Mais aujourd'hui les documents que l'on possède sont trop probants, les témoignages trop unanimes, pour qu'on en puisse douter. C'est bien au communisme que la Russie doit sa misère. Une Hollandaise, Mme Odette Keun, qui se dit "ardente communiste," vient de nous donner à ce sujet un témoignage écrasant. Elle se trouvait à Constantinople lors du pseudo-complot bolchevique contre l'occupation anglaise. La police britannique, la jugeant dangereuse, la transporta, sans forme de procès et au mépris de tout droit, en territoire soviétique, où elle fut bien obligée de voir ce qui se passait. Le tableau qu'elle trace avec une sensibilité de femme, mais avec un sens incontestable de l'observation, est terrible. Ce désordre, cette désorganisation, ce sabotage, cette démoralisation universelle, nous montrent un pays qui s'abandonne comme au temps où la civilisation de Kiew fut submergée par la horde tartare, ou plus réellement, comme au temps de Boris Godounow; la civilisation toujours instable de ce pays de plaines infinies, où rien n'arrête le regard ni l'envahisseur, est en train de sombrer. Il est repris par l'Asie, par une sorte de nomadisme asiatique.

C'est pourquoi tout contact avec notre occident ne fait qu'accentuer le fossé qui se creuse entre ce monde très nouveau et très ancien et le nôtre. C'est ce que l'on a vu à Gênes. Le résultat le plus clair a été de montrer qu'il n'y a aucun espoir de compter sur la Russie, comme sur un élément d'harmonie économique. C'est la conclusion à laquelle se sont arrêtés les Etats-Unis dès l'abord. C'est, croyons-nous, le fond de la pensée de M. Poincaré, c'est aussi celle de M. Theunis, et M. Lloyd George lui-même, dans son discours de clôture, a l'air de se résigner à cette croyance "Belle Phylis on désespère alors qu'on espère toujours." M. Lloyd George estime que c'est déjà quelque chose que de maintenir le contact avec les Soviets. Il n'ose rien en espérer, mais comme s'il croyait aux miracles, il les fortifie. C'est toujours le cercle vicieux.

Au point de vue économique et financier, après comme avant Gênes, nous en sommes donc toujours à demander un dictame. "Plaie d'argent n'est pas mortelle" dit le proverbe; mais les plaies d'argent en engendrent d'autres et il est manifeste que si la crise économique se prolongeait et s'aggravait encore, nous serions exposés aux pires aventures.

Le seul résultat vraiment utile de la Conférence de Gênes est peut-être d'avoir montré, sinon aux politiciens, du moins à quelques hommes expérimentés, industriels et financiers aux larges vues, quelle était l'urgence du péril.

Ce péril, il faudrait maintenant être aveugle pour ne pas le voir: il est remarquable que, la Russie mise à part, aucun pays, les plus éprouvés, même l'Autriche, n'aient voulu se déclarer en faillite; mais le jour où un pays quelconque commencera, on se demande où s'arrêtera la déconfiture. De l'avis à peu près unanime, l'intervention de l'Amérique, avec son immense stock d'or, apparaît comme le seul moyen d'éviter cette catastrophe. Mais pourrons-nous compter sur le concours des financiers américains? Quelques-uns, comme M. Morgan, ont d'excellentes intentions, mais d'autres voient plus court. "Comment, disent-ils, prêter de l'argent à des pays qui semblent à la veille d'un nouveau bouleversement; les uns parce qu'ils ne veulent pas tenir leurs engagements, les autres parce qu'ils ne peuvent pas exiger que leurs débiteurs tiennent leurs engagements?" Pour décider les Américains à transporter en Europe l'or dont nous avons besoin, il faudrait leur inspirer confiance; or, ce n'est nullement ce que fait la Conférence de Gênes. Au contraire, elle a fortifié, en Amérique, la défiance où l'on avait à l'égard de notre stabilité politique et, pire encore, de notre honnêteté financière. Nous avons gagné du temps, dit-on, nous avons vécu. Il est vrai, mais il y a des questions que le temps ne résoud pas; le déficit des budgets, l'instabilité des changes, la démoralisation industrielle et commerciale sont de celles-là.

Tchitchérine à Gênes eut plus d'une fois de singuliers sourires et, quand il essayait de rejeter sur l'Europe occidentale la responsabilité du gâchis universel, on pouvait s'irriter de son insolence mais le spectateur désintéressé ne pouvait s'empêcher de se dire que, sur bien des points, il n'avait pas tout à fait tort.

M. Jacques Bainville dans un de ses articles, citait, l'autre jour, un curieux passage du livre d'un voyageur français, le Marquis de Custine, qui a décrit la Russie, en 1839. Parmi ses prophéties—car il y a pas mal de prophéties dans le marquis de Custine—M. Bainville épinglait celle-ci, qui est, en effet, très frappante.

"Lorsque notre démocratie cosmopolite, portant ses derniers fruits, aura fait de la guerre une chose odieuse à des populations entières, lorsque les nations soi-disant les plus civilisées de la terre auront achevé de s'énerver dans leurs débauches politiques et que, de chute en chute, elles seront tombées dans le sommeil au dedans et dans le mépris au dehors, toute alliance étant reconnue impossible avec ces sociétés évanouies dans l'égoïsme, les écluses du Nord se lèveront de nouveau sur nous, alors nous subirons une dernière invasion non plus de barbares ignorants mais de maîtres rusés, avisés, plus avisés que nous, car il auront appris de nos propres excès comment on peut et l'on doit nous gouverner.

"Ce n'est pas pour rien que la Providence renouvelle tant de forces inactives à l'orient de l'Europe. Un jour le géant endormi se lèvera et la violence mettra fin au règne de la parole..."

L'attitude de Tchitchérine à Gênes fait penser que nous ne sommes pas loin de trouver derrière ces bolchevistes chimériques les "maîtres rusés" dont parlait le marquis de Custine. Toute l'Europe orientale, Russie, Allemagne, Autriche, Hongrie, Bulgarie, est en pleine fermentation. Tous les îlots de civilisations qui s'y trouvent encore, la Pologne, la Roumanie, les Etats de la Petite Entente, sont menacés. Est-ce bien le moment de recourir à de nouvelles palabres?—L. Dumont-Wilden.

Savons-nous respirer?

Des lecteurs nous ont demandé de multiplier les articles de bonne vulgarisation scientifique ou médicale. Voici, pour aujourd'hui, le précieux avis d'un spécialiste sur une question fort importante. Il s'agit de l'éducation de nos poumons. Et voici une bonne recette, dont chacun de nous pourra faire son profit, pour vivre vieux en restant jeunes.

J'ai eu, au cours de ma carrière, l'occasion de constater que très souvent des gens qui, par leur âge, sont jeunes encore, ont prématurément une apparence vieillotte. Pour beaucoup d'entre eux, la cause de cet aspect de débilité, de fatigue, de dépression, vient du désintéressement qu'ils ont de leur personne au point de vue physique, et surtout de ce qu'ils n'ont jamais su respirer. On fait aux enfants beaucoup de recommandations, comme "tiens-toi bien... ne mets pas les doigts dans ton nez...", mais on néglige de leur apprendre à respirer normalement. La fonction respiratoire, telle qu'elle devrait être observée, est ignorée de beaucoup de gens.

Voilà bien longtemps que je suis journellement en contact constant avec les malades et les docteurs. J'ai pu observer les uns, écouter les autres. Voici ce que j'ai constaté: les soins médicaux du docteur, au cours de la maladie, ont une importance capitale quant à son issue heureuse, mais la convalescence surveillée n'est pas moins importante, et c'est au cours de celle-ci que le "soigneur" doit intervenir. Si une constitution robuste avant la maladie est un facteur important dans la guérison, une gymnastique respiratoire rationnelle, des mouvements de culture physique appropriés, donnent chez les débiles des résultats merveilleux. Je le vois chaque jour à l'hôpital.

Les gens se préoccupent de savoir comment boire et manger, et ils ne se préoccupent pas de savoir comment respirer. Pourtant on arrive toujours à boire, puisqu'il suffit de boire de l'eau pour vivre et que c'est d'ailleurs la meilleure boisson; on arrive toujours facilement à manger, du moins en dehors des périodes de restrictions, qui, heureusement, sont passées; mais l'air abondant est plus utile, et si nous ne pouvons vivre à la montagne et à la mer trois cent soixante-cinq jours par an, nous pouvons apprendre à aspirer dans Paris autant d'air qu'à Deauville où à Chamonix.

En effet, nous avons de l'oxygène à discrétion; nous pouvons en faire la provision que nous voulons. Pour l'oxygène, il n'y a pas de vie chère, par conséquent, nous pouvons en user et en abuser; or nous n'en abuserons jamais.

"Mais il est inutile d'apprendre à respirer, cela s'apprend en venant au monde," direz-vous. C'est une erreur, il faut apprendre à respirer comme on apprend à nager. Sans doute, tous les gens respirent, mais beaucoup respirent mal, et c'est là ce qui fait la différence des santés et des vigueurs. Pourquoi voyez-vous des gens malingres et d'autres, au contraire, vigoureux?... Les uns savent respirer; les autres ne le savent pas. Pourquoi voyez-vous des enfants à la mine pâle, tirée, au teint jaune, des jeunes gens qui se tiennent voûtés, des individus à la vue courte, des gens facilement malades, vite fatigués, peu résistants...? Parce qu'ils ne savent pas respirer. Si leurs parents leur avaient appris à respirer, ils auraient une vie tout à fait différente; ils auraient vécu beaucoup plus vieux et auraient été plus heureux.

Comment faut-il donc apprendre à respirer...? D'abord, il faut reconnaître si on sait respirer ou non. Eh bien, comment arrive-t-on à le savoir...? Par la bouteille d'eau et les chiffres.

La méthode des chiffres est la plus simple.

Aspirez à fond, par le nez, puis comptez jusqu'à 60 à haute voix, sans reprendre haleine. Un athlète compte 120 sans reprendre haleine. Les personnes moyennes doivent compter jusqu'à 70 ou 80. Indépendamment du rôle de contrôle que joue cette méthode, elle aide aussi au développement. Ainsi, lorsque vous vous promenez seuls, vous pouvez faire des chiffres en respirant; l'inspiration se fera toujours par le nez.

Voici le procédé de la bouteille: c'est le meilleur. Vous renversez une bouteille d'une contenance de trois litres, pleine d'eau, sur une cuvette d'eau. Un tube de caoutchouc introduit dans le goulot de la bouteille pénètre jusqu'au fond de celle-ci renversée sur la cuvette. Par l'extrémité restée libre du tube de caoutchouc, vous soufflez, après avoir fortement inspiré par le nez. L'eau de la bouteille chassée par l'air amené par le caoutchouc dans la bouteille, s'échappe dans la cuvette. Si vous arrivez à vider la bouteille en un seul exercice, c'est que vous avez expiré trois litres; si vous ne la videz pas, c'est que vous ne savez pas encore respirer.

Il y a un instrument construit sur ce principe, c'est le spiroscope du Dr Pescher. Il a le défaut de coûter 150 francs!...

Vous apprenez ainsi si vous savez ou non respirer. Si vous ne le savez pas, il faut apprendre à le faire et cela par plusieurs moyens.

D'abord par la méthode des chiffres et celle de la bouteille dont nous venons de parler. Puis par trois procédés que je recommande vivement:

—a) La Course à pied. On serre les lèvres, de façon à ne jamais inspirer ni expirer par la bouche, et on prend le pas de course en respirant profondément par le nez; il faut tout le temps de l'exercice dilater les narines et le thorax.

b) Le procédé de la bougie. Vous prenez deux bougies, une qui sert à rallumer l'autre; vous placez la bougie d'abord à trente centimètres de vous; vous inspirez profondément par le nez et vous éteignez la bougie. Quand vous avez soufflé à trente centimètres, vous éloignez la bougie de plus en plus; vous arriverez ainsi à la souffler à 1 mètre, 1m. 20; vous faites cet exercice tous les jours, et, si vous le faites faire à un enfant, toujours en inspirant fortement par le nez, de façon à lui donner beaucoup de souffle, vous arriverez à l'entraîner et à l'intéresser. Faites donc des concours de bougie entre vos enfants; c'est le moyen de leur apprendre à respirer.

—c) Le procédé du ballon. Vous prenez un ballon de football, ou un ballon ordinaire d'un grand magasin; vous apprenez à l'enfant à le gonfler le plus gros possible; vous le faites inspirer profondément par le nez et vous le faites expirer en gonflant son ballon. C'est encore un très bon moyen, car il faut que l'enfant gonfle tous les jours davantage le ballon et qu'il constate avec plaisir que son ballon est toujours plus gros.

Je répète: inspirer par le nez, expirer par la bouche.

La respiration n'a pas seulement un rôle physique, elle en a aussi au au point de vue de l'intelligence, au point de vue du caractère. Avez-vous remarqué que les jours où vous êtes en plein air, vous êtes beaucoup plus gai, tout simplement parce que l'oxygène excite vos fonctions vitales? Avez-vous remarqué également, quand vous êtes intimidé, avant d'aborder quelqu'un, si vous respirez à fond, par le nez, plusieurs fois de suite, vous êtes immédiatement rassuré et vous avez beaucoup d'aplomb? Vous guérissez votre timidité, par conséquent, en apprenant à respirer à fond.

Enfin, au point de vue intellectuel, il est certain que si vous avez la tête lourde, si vous ne comprenez pas quelque chose, vous n'avez qu'à respirer à fond plusieurs fois, votre visage se colore et immédiatement votre intelligence s'éveille. D'ailleurs, j'ai déjà dit que la plupart des enfants qui, à l'école, ne savent pas respirer, sont souvent paresseux et le sont beaucoup moins quand on leur apprend à respirer. Nous voyons que l'éducation de la respiration n'a pas seulement pour but de donner une belle apparence vitale, mais aussi de développer l'intelligence et de rendre le caractère gai.

Messieurs, voulez-vous rester vifs, alertes et souples; Mesdames, voulez-vous éviter les rides précoces, la graisse répugnante et conserver un teint frais sans fard, apprenez à respirer...

Mieux vaut prévenir que guérir. Si la culture physique et la rééducation respiratoire "retapent" les convalescents et les rendent mieux qu'avant, les non-malades, s'ils se donnent la peine de prélever une demi-heure par jour sur leur temps libre, leur repos ou leurs plaisirs, sauront éviter la maladie; ils auront une vie plus longue et plus agréable.

Aussi intensives que soient nos occupations journalières, chacun de nous dispose toujours, au cours de la journée, d'un temps suffisant pour entretenir sa vigueur et sa santé.—Dr Valette.

Sans la femme l'homme serait rude, grossier, solitaire, et il ignorerait la grâce qui est le sourire de l'amour. La femme suspends autour de lui des fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées—Chateaubriand.

LE FEU VERT

Maurice, par la baie ouverte du salon de la villa, regardait le jardin de la villa voisine. Il se retourna vers sa mère qui versait le café que le valet de chambre venait de poser sur un guéridon.

—Tiens, nous avons des voisins, dit-il.

—Oui, répondit Mme Bernage, des gens très bien, très gentils. Il y a le père, M. Matalon, un homme très intelligent, un gros brasseur d'affaires, je crois; la mère, une excellente personne, deux filles, quinze ans, vingt ans et un garçon. M. Matalon est venu me faire une visite à propos d'une brèche dans la haie entre les deux jardins. Nous avons causé. A la campagne, il faut être en bons termes avec ses voisins...

Maurice alluma une cigarette, la seconde depuis le déjeuner.

—Ne fume pas trop, dit Mme Bernage avec sollicitude. Le voyage, par cette chaleur, ne t'a pas fatigué? Tu as mauvaise mine... Tu as tant travaillé pour ce doctorat en droit... Il faut bien te reposer, maintenant...

Maurice prit l'air dolent. C'était un mince jeune homme blond, élégant et correct. Fils unique d'une mère veuve et riche, il se considérait comme un objet précieux et prenait grand soin de lui-même. La vie d'ailleurs lui semblait supportable.

—Je vais au jardin, dit-il.

—C'est cela. Mais prends ton chapeau...

Maurice, coiffé de paille, chaussé de jaune et vêtu de blanc rayé de bleu, suivait l'allée côtoyant la haie quand une voix retentissante s'éleva du jardin voisin.

—Bonjour, monsieur Bernage!... J'ai l'honneur de connaître Mme votre mère et je me présente: Alfred Matalon... entre voisins, foin des cérémonies!

Un homme haut et large, au front dégarni, à la barbe noire, aux yeux assurés, tendait à Maurice, par-dessus la haie, une forte main cordiale. Maurice y mit la sienne, eut la sensation d'être happé par quelque engrenage puissant, pour l'heure inoffensif, et en même temps répondit courtoisement aux paroles de M. Matalon.

Celui-ci redressa son torse athlétique moulé dans un veston de tussor et se recoiffa de son panama.

—Nous avons des amis communs, continua-t-il. Les Vatier que vous connaissez bien, n'est-ce pas? Me Larivière, le grand avocat chez qui vous fréquentez; d'autres encore. C'est une joie... Ce pays me séduit... Et si près de Paris... Mais mon cher monsieur, ne me ferez-vous pas la faveur d'entrer un moment chez moi. Il y a dans la haie une brèche. Je vous présenterai mes enfants, ils sont au tennis...

Maurice n'osa se refuser à cette visite. La cordialité de M. Matalon lui plaisait, d'ailleurs, tout en l'ahurissant un peu.

Il se glissa sans trop de peine par la brèche de la haie. M. Matalon le conduisit au terrain de tennis et lui présenta ses enfants: Suzanne, une jeune fille brune et charmante, Simone, une adolescente rieuse et Pierre, un garçon déluré. On causa gaiement. Bientôt parut Mme Matalon, personne ronde et enjouée. Maurice songeait que ces voisins seraient pour lui, pendant les vacances, une agréable distraction. Il le dit à sa mère quand il eut regagné leur propre jardin et Mme Bernage, qui craignait toujours qu'il ne s'ennuyât, en fut ravie.

Tous deux, quelques jours après, dînèrent chez les Matalon; puis ils les invitèrent à leur tour.

C'est après un mois et en revenant un soir de chez les Bernage que M. Matalon, quand il fut seul avec sa femme, lui dit:

—Eh bien! Louise, voyons, ton avis? Est-ce que cela se dessine?

Mme Matalon qui défaisait sa robe secoua la tête.

—Pas du tout. Il est à cent lieues d'y songer. C'est un petit bonhomme gâté par sa mère, égoïste sans même le savoir, un peu pusillanime... Très gentil, d'ailleurs, et très sérieux.

—Et une fortune considérable, des relations utiles, une famille bien posée... C'est une perle ce garçon-là... Suzanne ne trouvera jamais mieux... Veux-tu me dire ce qu'elle a trouvé depuis que nous cherchons... qu'elle cherche... des flirts sans consistance, des galopins sans le sou et qui ne songent qu'à trouver des filles à dot...

—Ne t'emballe pas, dit Mme Matalon, pour l'instant en déshabillé nocturne, ce qui la rendait plus vaste encore. Ne t'emballe pas. Suzanne fera tout son possible...

—J'y compte bien.

M. Matalon, en pyjama vert et rose et debout au milieu de la chambre, réfléchissait.

—Laisser échapper cette occasion que le hasard nous offre serait impardonnable, reprit-il. Songe que dans deux ans il faudra commencer à nous occuper de Simone...

—Il faut agir, dit Mme Matalon.

—Oui. Nous allons donner une fête. Cela coûtera ce que cela coûtera, je trouverai de l'argent... Alors...

M. Matalon exposa son plan, que Mme Matalon approuva.

Huit jours après, chez les Matalon, un certain nombre de personnes se trouvaient réunies, dont Mme Bernage, Maurice la famille Vatier et l'avocat fameux Me Larivière, sur qui Mme Bernage comptait beaucoup pour protéger son fils.

—Allons au jardin, le café vient d'y être servi, dit M. Matalon après le dîner. La nuit est magnifique, les lumières sous les arbres font un effet poétique.

Maurice à table s'était trouvé placé à côté de Suzanne. Elle semblait pensive. Il y prit garde, car il avait de la sympathie pour cette jeune fille qui ne se moquait pas de son insuffisance au tennis et qui, de coutume, écoutait avec un intérêt flatteur ses paroles. "Elle a peut-être quelque chagrin d'amour, se dit-il. Son père l'empêche sans doute d'épouser celui qu'elle aime."

—Vous semblez soucieuse, mademoiselle, lui dit-il quand, au jardin, il se trouva de nouveau à côté d'elle. Elle ne répondit pas. Elle soupira, puis, quittant sa chaise, se dirigea vers les allées pleines d'ombres et de senteurs. Maurice la suivit.

—Quelle belle nuit, murmura-t-il.

Suzanne, de nouveau, soupira.

—Qu'avez-vous, mademoiselle?

—Je m'ennuie. Ma vie est triste. Je voudrais être heureuse et je ne le suis pas.

"J'avais deviné, songea Maurice."

—Mademoiselle, reprit-il, je suis sincèrement votre ami. Une confidence faite à propos soulage parfois le cœur... Tenez, asseyons-nous dans ce bosquet, sur ce banc rustique et dites-moi vos peines... D'ailleurs je crois deviner; vos parents contrarient sans doute vos vœux...

Il s'interrompit en même temps que Suzanne jetait un petit cri. Une grande lueur verte, produite par un énorme feu de Bengale, autour duquel gambadait Matalon fils, illuminait tout le fond du jardin et particulièrement le banc sur lequel étaient assis, en pleine vue, Maurice et Suzanne.

—Oh! dit Suzanne. Elle s'était dressée en même temps que Maurice. Elle prit la fuite. M. Matalon père, surgissait. De sa main herculéenne il saisit cordialement Maurice par l'épaule.

—Allons, mon cher garçon, je vous la donne, dit-il, affectueux. Je m'y attendais. Vous vous aimez, c'est parfait. Suzanne n'a pas de dot mais je sais que votre situation est solide et vous permet de vous marier sans que votre femme soit privée de rien...

—Me marier, balbutia Maurice ahuri.

—Eh bien, mais il me semble... dit M. Matalon changeant de ton. Me serais-je trompé sur vous? Prenez garde, pensez-vous que je sois homme à laisser déshonorer ma fille devant trente personnes...

Il était menaçant. Maurice, atterré, se sentit chétif en face de cet adversaire formidable. Il entrevit un horrible scandale qui l'écraserait, désolerait sa mère.

—Mais votre fille ne m'aime pas, gémit-il pourtant.

M. Matalon eut un bon rire.

—Allons, mon petit, ne dites pas de bêtise. Venez prier Mme votre mère de me faire sa demande... Ma réponse sera oui, de tout cœur... Ah! c'est un peu romanesque comme mariage, mais voyez vous, moi-même je me suis marié comme ça et je n'ai pas eu à m'en plaindre, je vous prie de le croire. Allons, venez... Il faut se hâter d'être heureux...

Et le tenant toujours par l'épaule, il poussa devant lui Maurice déjà résigné à ce bonheur.—Frederic Boutet.

POUR UNE FEMME QUI FUME

La conférence de Gênes a enfin remporté une victoire: elle a réussi à s'en aller. On se demandait si y parviendrait jamais. Il y a ainsi des gens qui, lorsqu'ils sont sans but bien défini, en visite, n'arrivent pas à prendre congé. Ne voyant pas les raisons pour lesquelles ils sont arrivés, ils ont beaucoup de difficultés à en trouver pour partir. Quand ils sont enfin forcés—il n'est si mauvaise compagnie qui ne se quitte—ils n'oublient pas de se donner un autre rendez-vous: "A bientôt! On se reverra!..." Le propre des gens qui ne savent pas s'en aller est de se préparer de nouvelles occasions de se livrer à cet exercice.

On a beaucoup fumé à Gênes. Les délégués russes eussent pu faire vivre des milliers de ces paysans affamés pour lesquels ils font des quêtes internationales, rien qu'avec la cendre de leurs cigarettes. M. Rathenau, lui, en affirmant que la pauvre Allemagne ne pourrait pas payer les réparations, fumait les meilleurs cigares de la conférence. Voilà qui fera plaisir à nos hommes du Nord qui vivent dans des cahutes.

Mais, pardon! J'ai promis un article sur une femme qui fume. J'y arrive. Une lectrice, qui, évidemment, attache son esprit au problème essentiel de l'existence contemporaine, veut avoir mon avis sur les femmes qui fument. "Il m'intéresse vivement, écrit-elle, car c'est mon seul défaut!" Son seul défaut? Euh! Cette lectrice se trompe certainement. C'est un gros défaut que de n'en avoir qu'un. Celà lui en fait donc au moins deux.

Mais, direz-vous, votre article n'a ni queue ni tête. Que voulez-vous? C'est encore comme la conférence de Gênes. A quoi bon se donner le moindre mal pour rester logique, classer et ordonner ses pensées, puisque M. Lloyd George, dont le rôle est de hannetonner dans le chaos, en est récompensé par des chants de victoire et des banquets. Pourquoi le désordre dans les idées, qui est permis à l'homme d'Etat qui mène l'Europe, serait-il interdit à un simple publiciste?—Louis Forest.